

128. F. 204.

L'INTRIGUE
HUSSARDE,
COMÉDIE EN UN ACTE,
MÊLÉE DE COUPLETS,
PAR M. DUMERSAN.

*Représentée pour la première fois, à Paris, sur le
Théâtre des Variétés, Boulevard Montmartre, le
1^{er}. mai 1811.*

PRIX, 1 fr. 25 c.

A PARIS,

Chez M^{me}. MASSON, Libraire-Éditeur de Pièces de Théâtre, de
Musique et de Librairie, rue de l'Échelle, n^o. 10.

De l'Imprimerie de M^{me}. V^e. DUMINIL-LESUEUR,
rue de la Harpe, n^o. 78.

MAI 1811.

132646-B

PERSONNAGÉS.

M. PICHON, tuteur de Sophie,
ancien procureur, homme qui
se croit très-fin.

SOPHIE, sa pupille, espiègle,
caractère décidé.

GERCOUR, sous-lieutenant de
hussards.

GUILLERET, musicien et poète
de province, homme ridicule,
fier d'être artiste.

ROBERT, caractère original, es-
prit gai, homme de ressource.

LA ROSE, valet de Pichon,
petit garçon très-simple.

ACTEURS.

M. DUBOS.

M^{lle} FLORE.

M. AUBERTIN.

M. POTIER.

M. CAZOT.

M. PÉROUD.

La scène est dans une petite ville de province.

Le Théâtre représente une promenade. A droite, au premier plan, la maison de M. Pichon; à gauche, celle de M. Guilleret. Au second plan, le derrière de la paroisse et le clocher, où l'on voit un grand cadran de bois, auprès duquel est une fenêtre.

L'INTRIGUE HUSSARDE.

SCENE PREMIERE.

La toile se lève. On entend dans l'éloignement la trompette et le bruit d'une marche de cavalerie. Tous les voisins ouvrent leurs fenêtres et regardent au fond.

M. PICHON, SOPHIE, à leur fenêtre. GUILLERET à la sienne. LA ROSE sur la porte. ROBERT, profondément endormi sur le gazon, au pied d'un arbre).

M. PICHON.

La Rose! la Rose!

LA ROSE.

Plait-il, Monsieur?

M. PICHON.

Est-ce que cela ne vient pas par ici?

LA ROSE.

Je vais voir, Monsieur. (*Il court au fond du théâtre*).
GUILLERET, (*à sa fenêtre*).

Dieu me pardonne, c'est de la musique guerrière!... Eh! c'est un régiment de cavalerie qui défile le long du grand chemin!... Je n'ai pas mon télescope pour voir si ce sont des dragons ou des hussards.

SOPHIE, (*avec intérêt*).

Des hussards!

M. PICHON.

Ah! les hussards vous tiennent au cœur, Mademoiselle!

LA ROSE, (*revenant*).

Monsieur, c'est en effet un détachement de hussards; mais il ne vient pas par ici: il tourne du côté de l'hôtel-de-ville. (*Il rentre*). (*La musique cesse peu à peu*.)

M. PICHON.

Tant pis!

SOPHIE.

Comment, tant pis?... on ne s'est jamais tant amusé dans

la ville , que lorsque leur régiment y a été en garnison , il y a deux ans.

M. P I C H O N.

Oui , vous autres femmes ! mais les pères , les maris , les tuteurs , ne se sont point amusés du tout.

G U I L L E R E T.

Ni les artistes non plus. J'avais invité un jour la musique du régiment pour le plaisir d'exécuter un duo de violon et de trompette , de ma composition. Ils sont venus dix dans ma chambre ; ils n'ont fait que battre des cymbales , sonner du trombone , frapper la grosse caisse : c'était vraiment fastidieux. J'ai manqué d'en devenir sourd.

S O P H I E.

Ils étaient fort galans.

A I R du vaudeville des Visitandines.

Chaque matin par une aubade
Je m'éveillais avec plaisir :
Tous les soirs une sérénade,
Ici venait nous endormir.

M. P I C H O N.

Ils ne voulaient plaire qu'aux Dames ;
Car ces Messieurs si bien appris,
Tâchaient d'endormir les maris,
Et de n'éveiller que les femmes.

S O P H I E.

Monsieur Gercour est sûrement avec eux.

M. P I C H O N.

Allons , allons , il suffit. Rentrez , Sophie , que je ferme les fenêtres ; je m'enrhume là.... Ah ça , voisin Guilleret , vous allez venir me parler pour ce concert et ce bal en question.

G U I L L E R E T.

Je mets ma perruque , et je suis à vous.

M. P I C H O N.

Dites - donc , voisin Guilleret , comment se fait - il que mademoiselle Lambert ne soit pas à sa fenêtre ? elle qui aime beaucoup les hussards en général , et Gercour en particulier.

GUILLERET.

Elle garde la chambre par ordonnance du médecin. Sa
quinte lui a repris hier au soir. (*Il ferme sa fenêtre.*)

M. PICHON.

Bon ! cela me fait naître une idée. Sophie me fera tourner
la tête avec son Gercour.... Ah ! le voilà lui-même. Faisons
lui fermer ma porte. (*Il ferme sa fenêtre.*)

SCÈNE II.

GERCOUR, ROBERT, (*endormi*).

GERCOUR.

Après deux ans d'absence, me voilà donc revenu près
de ma chère Sophie ; je vais la revoir et l'instruire de mon
retour et de ma fidélité.

AIR : *Sans le savoir.* (*De Doche.*)

C'est le retour. (*Bis*)
Qui dans l'absence, inquiète une belle,
L'amant qui part promet constant amour ;
Mais ce qui doit prouver qu'il est fidèle
C'est le retour. (*Bis.*)

Un doux retour. (*Bis.*)
Pour un amant est le bonheur suprême.
Ah ! quel tourment d'avoir senti de l'amour !
Mais quel plaisir de trouver quand on aime
Un doux retour. (*Bis.*)

Frappons chez M. Pichon.

SCÈNE III.

GERCOUR, LA ROSE, (*à la fenêtre*).

ROBERT, (*endormi*).

LA ROSE.

Que demandez-vous, Monsieur ?

GERCOUR.

M. Pichon.

LA ROSE.

Il est sorti.

GERCOUR.

Tant mieux, et mademoiselle Sophie ?

LA ROSE.

Elle est sortie.

GERCOUR.

Enfin, puis-je parler à quelqu'un ? à vous ?

LA ROSE.

Je suis sorti. (*Il ferme la fenêtre.*)

SCENE IV.

GERCOUR, ROBERT.

GERCOUR.

Ce qu'on m'a écrit est donc vrai. Je ne pouvais pas croire que ce vieux tuteur voulût épouser sa pupille ; mais le refus qu'on me fait de sa porte, me confirme sa résolution.... Allons, je vais écrire à Sophie, et chercher quelqu'un qui puisse adroitement lui remettre mon billet. (*Il heurte du pied, Robert.*) Eh bien ! c'est quelqu'ivrogne.... Il s'expose là au milieu du chemin ; réveillons le.... Mon ami ?.. mon ami ?

ROBERT, (*s'éveillant*).

Mon ami ! est-ce que j'en ai ?

GERCOUR.

Levez-vous donc : que faites-vous là ?

ROBERT.

Est-ce qu'il n'est pas permis à un honnête homme de dormir quand il ne peut pas faire autre chose ?

GERCOUR.

Il n'est parbleu pas ivre.

ROBERT, (*à son séant et se frottant les yeux*).

Voyons ! que voulez-vous ? Je faisais le plus joli rêve. J'étais à table au rocher de Cancale, et je dinais.... Vous m'avez interrompu au premier service.

GERCOUR.

Mais cette voix ne m'est pas inconnue.

ROBERT, - (*se levant*).

Eh bien donc ! que vois-je ? c'est vous, M. Gercour ?

GERCOUR.

Vous savez mon nom ?

ROBERT.

Vous ne me reconnaissez pas ?

GERCOUR.

Eh ! c'est ce mauvais sujet de Robert !

ROBERT.

L'ex-domestique de M. Florville, votre ami.

GERCOUR.

Mais tu l'avais quitté pour te jeter dans les affaires. Tu voulais devenir quelque chose.

ROBERT.

C'est vrai, Monsieur ; mais je n'ai point réussi !

GERCOUR.

En effet, ton équipage m'annonce que tu n'as pas fait fortune.

ROBERT.

Mon équipage dit la vérité. Quand j'ai vu que malgré mes talens, je ne pouvais pas parvenir, j'ai repris mon ancien état. Allons, me suis-je dit ; ce ne sont pas les conditions qui avilissent l'homme.

GERCOUR.

Qui t'amène ici ? serais-tu sans place ?

ROBERT.

Précisément, le dernier maître que j'ai servi était un joueur déterminé. Pendant qu'il se ruinait à la bouillotte dans le salon, je faisais fort mal mes affaires dans l'antichambre, au piquet voleur. Il y a huit jours qu'il a mis la clef sous la porte, sans me payer mes gages. Depuis ce temps-là, je marche à l'aventure, et je bénis le hasard qui m'a fait vous rencontrer ici.

GERCOUR.

Ma foi, tu peux m'être fort utile ; et si tu veux entrer à mon service.....

ROBERT.

Très-volontiers, Monsieur, servir un officier de hussards, c'est charmant pour un valet qui aime l'occupation.

GERCOUR.

Je vais sur-le-champ essayer ton adresse.

ROBERT.

Volontiers. Je vois qu'il y a quelque femme à enlever; un tuteur à tromper, des créanciers à écarter. Etes-vous en fond; Monsieur? Avez-vous de l'argent? Un jeune officier est souvent mieux avec la gloire qu'avec la richesse.

GERCOUR.

Je suis toujours le même. Je ne donne point dans les bonnes fortunes. Je n'ai point de dettes. Je suis amoureux tout de bon, et je veux me marier.

ROBERT.

Si je ne vous connaissais pas, je vous prendrais pour un homme sans moyens, sans esprit.

GERCOUR.

AIR du vaudeville de Haine aux Femmes.

L'esprit du jour n'est pas le mien;

Il est trop près de la sottise.

Moi, c'est au bon sens que je vise,

Et toujours je m'en trouve bien.

Les autres sont dans un parterre

C'est dans un verger que je suis,

Ils cueillent la fleur passagère,

Et moi je recolte des fruits.

ROBERT.

D'après vos sentimens, quelle femme peut-on vous refuser? Le père est donc.....

GERCOUR.

Ce n'est point un père, mais un tuteur, M. Pichon, ancien procureur en la Cour, qui demeure dans cette maison.

ROBERT.

Pourquoi vous refuse-t-il?

GERCOUR.

Parce qu'il trouve sa nièce jolie, et qu'au lieu de me la donner, il aime mieux l'épouser lui-même.

ROBERT.

Il n'a pas tout-à-fait tort.

GERCOUR.

Il faut que je m'introduise chez lui ; que j'apprenne à Sophie que l'on m'a calomnié près d'elle , et que je l'enlève si je ne puis faire autrement.

ROBERT.

Enlevons , Monsieur , c'est le plus court.

GERCOUR.

Ce qui me contrarie , c'est que je vais avoir à mes trousses la vieille mademoiselle Lambert , qui demeure là en face , avec qui je suis en procès pour une redevance ; et qui veut absolument m'épouser pour finir la discussion.

ROBERT.

Ce que c'est que d'être joli homme ! Ah ! si une vieille se jetait à ma tête avec une redevance ! Mais je n'aurai jamais le bonheur d'avoir un procès pour mes propriétés.

GERCOUR.

Ah ça , je vais écrire à Sophie. Voilà de l'argent pour corrompre le domestique , ou Marguerite , la servante. Adresse et prudence ! je te confie mes intérêts.

SCENE V.

ROBERT.

Moi , je reste ici , et je prouverai à Gercour qu'il n'a pas mal placé sa confiance.... Que n'ai-je en tête quelque bon intrigant , première qualité , ou quelque tuteur madré escorté de six valets de comédie.... Ils céderaient devant moi.

AIR : *Cavatinedu Bouffe.*

| | |
|--------------------------------|------------------------------|
| Accourez , Mascarille , | Dès que j'ai dans la place |
| Crispin ; | Accès |
| Picard , Lafleur , Pédriche , | Je chante avec audace |
| Frontin. | Succès |
| Loin de craindre vos brignes , | Tel intrigant qu'on cite , |
| Plus prompt , | Au fond |
| Je mène six intrigues | Qu'a-t-il pour tout mérite ? |
| De front. | Du front. |

Ah ! l'on sort de chez M. Pichon ! Cachez-vous ! (*Il sort.*)

SCENE VI.
M. PICHON, LA ROSE.

M. PICHON.

Viens avec moi, la Rose, j'ai à te faire une confidence.

LA ROSE.

Comment, Monsieur ! parler d'affaires dans la rue ?

M. PICHON.

Je ne veux pas que Sophie nous entende.

LA ROSE.

Mais les voisins ?

M. PICHON.

Ils s'embarrassent bien de nos affaires.

LA ROSE.

Et les passans ?

M. PICHON.

Ils ne passent pas.

LA ROSE.

J'écoute.

M. PICHON.

J'épouse aujourd'hui même Sophie ; je profite pour cela de la vivacité de son caractère. Elle est outrée de ce que Gercour ne s'est pas encore présenté chez moi ; elle ne sait pas que tu lui as refusé la porte par mon ordre. Veille à ce qu'il ne pénètre point à la maison ; il est de la dernière importance que Sophie ne puisse pas le voir.

LA ROSE.

J'entends.

M. PICHON.

Je cours inviter des voisins, des amis. Je veux donner une fête charmante, qui éblouisse Sophie, et l'empêche de réfléchir.

LA ROSE.

Vous avez bien raison, Monsieur : quand on n'est ni jeune, ni beau, ni aimable, la dépense est le seul moyen de plaire aux femmes.

M. PICHON.

Hein! qu'est-ce que tu dis donc ?... Il y aura bal, concert, illumination et feu d'artifice.

LA ROSE.

Où cela donc, Monsieur ?

M. PICHON.

Eh parbleu! dans mon salon.

LA ROSE.

Ce sera bien beau!

M. PICHON.

M. Guilleret fournira la musique. Pour l'illumination, nous couperons les bougies en trois, et pour le feu d'artifice, on tirera un soleil et six fusées, qui ne sont pas parties à la dernière fête publique de notre petit Tivoli.

LA ROSE.

Ce sera superbe.

M. PICHON.

J'avais envie, pour compléter la fête, de donner comédie avant le bal.

LA ROSE.

Où mettriez-vous la salle de spectacle ?

M. PICHON.

Dans ma chambre à coucher. On placera le théâtre dans mon alcove.

LA ROSE.

AIR : *Du Printemps.*

Supprimez une telle envie,
Car en société vraiment,
Ou comédie, ou tragédie,
Nous font bâiller le plus souvent.
Loin d'y courir, chacun se sauve :
En donnant ce spectacle là,
Ne le mettez pas dans l'alcove ;
On dormira bien sans cela.

M. PICHON.

Ce petit drôle a toujours quelques réflexions à faire!... Mais Sophie va venir.... Si Gercour approche d'ici, retiens-le par quelque prétexte.

LA ROSE.

Pourquoi laisser sortir Mademoiselle ?

M. PICHON.

Si je l'en empêchais , ma méfiance éveillerait la sienne.
La voici. Va où je t'ai dit. (*La Rose sort.*)

SCENE VII.

M. PICHON, SOPHIE.

M. PICHON.

Eh bien ! mon enfant , tu avais raison : Gercour est fidèle ; il reviendra , disais-tu. Il est revenu ; mais ce n'est pas nous qu'il a honoré de sa première visite.

SOPHIE.

Et qui donc , Monsieur ?

PICHON.

Qui ? ta rivale , mademoiselle Lambert , notre voisine.

SOPHIE.

Se peut-il ?

M. PICHON.

Je viens de le voir entrer chez elle.

SOPHIE.

Ah ! je suis piquée au vif !

M. PICHON.

Tu es un enfant , et tu voudrais connaître les hommes !
J'ai de l'expérience , moi ; tu peux m'en croire. On n'a pas vécu quarante-cinq ans dans la plus brillante société de Longjumeau , Montreau et autres lieux circonvoisins , sans avoir appris ce que c'est que le monde.

AIR : *Vaudeville de Fandango.*

Un amant , léger papillon ,
En voltigeant flatte une belle :
Puis à mille autres sans façon
Porte son hommage infidèle.
Tous jurant de fixer leurs cœurs ,
Trompent une ame franche et neuve.
Tous les hommes sont des menteurs ,
Et je t'en donnerai la preuve.

M. SOPHIE.

Je vous en crois bien capable ; mais Gercour , après les sermens qu'il m'avait faits ! Oh ! cela ne m'afflige pas beaucoup. Mais je suis contrariée. Vous savez d'ailleurs quel est mon caractère.

AIR : *Je me nomme Javotte.*

Je suis une étourdie ,
J'ai le cœur franc et bon ;
Je fais mainte folie ,
Et j'aime la raison.
Je fais un frivole jargon
Et dis mon avis sans façon.
Je suis sensible et bonne,
Mon amant le varra :
Mais ce tour là....
Ah ! je le lui pardonne ,
Mais il me le paiera.

M. PICHON.

Je t'offre une vengeance bien douce. Epouse-moi.

SOPHIE.

Vous me l'avez fait promettre ; mais je ne me donne à vous que par dépit.

M. PICHON.

Que m'importe la cause , quand l'effet est si heureux !

SOPHIE.

Pendant , un moment , mon cher tuteur. Vous profitez de ma vivacité pour m'entraîner dans une démarche dont je pourrais peut-être bien me repentir.

M. PICHON.

Gercour ne t'aime plus.

SOPHIE.

Vous le dites.

M. PICHON.

Je le prouve. Il t'avait promis de t'écrire , et n'a pas tenu parole.

SOPHIE.

On intercepte quelquefois des lettres.

M. PICHON.

Il arrive dans la ville , ne vient pas nous voir , et reste depuis une heure chez mademoiselle Lambert.... Tu sais

d'ailleurs ce qu'elle nous a dit. Il a promis de l'épouser pour finir leur procès.

SOPHIE.

Le monstre ! je suis bien aise qu'il arrive aujourd'hui même pour me voir épouser par un autre.

M. PICHON.

J'aime ce transport ; il est charmant ! Va , mon enfant , avant qu'il soit huit jours , tu m'aimeras à la fureur , à la rage , plus que je ne voudrai.

SOPHIE , (*soupirant*).

Oh ! plus que je ne voudrai moi-même.

M. PICHON.

Drôle de petit caractère !

SOPHIE.

AIR : *Du Jardinier fleuriste.*

Vous vous plaignez que trop peu sage ,
Je fuis les lois de la raison
Mais dans mon arrière saison ,
Il sera temps d'en faire usage.
Qu'Héraclite arrose de pleurs
Le court chemin de cette vie ;
Pour nous , sachons cueillir des fleurs
Dans le jardin de la folie. (*Bis.*)

Lorsque les nœuds du mariage
M'enchaîneront loin des plaisirs ,
Adieu les frivoles désirs ,
Du bonheur la riante image ;
Et laissant de sombres couleurs ,
Couvrir l'horison de la vie :
Je n'irai plus cueillir des fleurs
Dans le jardin de la folie. (*Bis.*)

SCENE V.

Les mêmes, ROBERT , (*paraissant dans le fond*).

Le tuteur avec la jeune personne ! Ecoutons.

M. PICHON.

C'est bon ! je cours chez le notaire , chez mon cousin , l'employé du bureau des actes civils , chez mon neveu , l'ad-

joint du maire, et tout sera fait aujourd'hui.... Que j'ai eu d'esprit de faire publier nos bancs, il y a quinze jours!

SOPHIE.

Monsieur, je vous demande du temps; je veux réfléchir!

M. PICHON.

Réfléchir! mais ce n'est pas ton habitude?

SOPHIE.

Je veux deux heures entières. Il est une heure à ce cadran. (*Montrant celui de la paroisse.*) Si à trois heures Gercour n'a pas paru, nous marchons à l'autel. Je m'im-mole, je me sacrifie! j'en enrage; mais c'est décidé.

M. PICHON.

A trois heures!

SOPHIE.

A trois heures à ce cadran. Je vous engage ma parole d'honneur.

ROBERT, (*à part*).

A trois heures! nous en avons deux devant nous. Courons trouver Gercour. (*Il sort.*)

M. PICHON.

Rentre, mon enfant.

SOPHIE.

AIR : *Ça fait toujours plaisir.*

On dit que la vengeance
Est le plaisir des dieux;
Mais les femmes, je pense
Le savourent bien mieux.
Par une chaîne affreuse,
A vous, je vais m'unir;
Je serai malheureuse,
Mais c'est pour le punir;
Ça fait, ça fait toujours plaisir.

(*Elle rentre*).

M. PICHON, (*seul*).

Je la tiens! J'avais une peur que Gercour ne vint pendant notre conversation!... (*Il appelle.*) La Rose! La Rose! rentre maintenant, et veille à ce que je t'ai recommandé.

LA ROSE.

Oui, Monsieur. (*Il rentre.*)

M. PICHON.

Maintenant, prévenons Guilleret pour ma fête.

SCENE IX.

M. PICHON, GUILLERET, (*un violon sous le bras*).

GUILLERET.

Vous avez besoin de moi, voisin ? j'arrive les armes à la main.

M. PICHON.

Oui, voisin, j'ai besoin de votre talent.

GUILLERET.

Il vous est dévolu. De quoi s'agit-il ?

PICHON.

D'une noce, d'un repas, d'un concert, d'un bal. Je vous invite à tout cela. Trouvez-moi des musiciens, et ils seront bien payés.

GUILLERET.

Et quelle est donc cette nocé, voisin Pichon ?

M. PICHON.

La mienne, voisin Guilleret.

GUILLERET.

Et vous épousez ?...

M. PICHON.

Que vous importe ? Il s'agit ici de musique, et non pas d'autre chose. Puis-je compter sur vous ?

GUILLERET.

Oui, oui ; je veux que mon violon donne des ailes aux pieds de toute la compagnie.

AIR : *Revue de l'an 6.*

Comptez ici, mon cher voisin,
Sur mon talent, et sur mon zèle ;
Nous aurons pour vous mettre en train
De la musique et neuve et belle.
Vous verrez que le goût me suit,
Que le bon geure me gouverne,
Et mon Concert fera du bruit...
Tout comme un Opéra moderne.

M. PICHON.

Je n'en doute pas.

GUILLERET.

GUILLERET.

Mais, dites-moi, voisin Pichon, qui épousez-vous donc ?
Serait-ce mademoiselle Lambert ?

M. PICHON.

Fi donc ! C'est la plus jolie personne de la ville.

GUILLERET.

Dieux ! c'est mademoiselle Sophie que vous épousez ?

M. PICHON.

Elle-même.... Eh bien ! qu'y a-t-il là d'étonnant ?... Soyez prêt à trois heures précises au cadran de la paroisse, ni plus tôt ni plus tard. J'ai des raisons pour cela, entendez-vous ? (*Il sort*).

SCENE X.

GUILLERET, (*seul*).

L'espoir de mon cœur s'envole. Mon bonheur est détruit, c'est la charmante Sophie qu'il épouse ! et moi qui l'adore depuis trois mois et demi, et qui m'étais décidé à la lui de mander en mariage aujourd'hui même... Douces chimères, illusions de la vie ! vous ne bercerez plus un artiste infortuné.

SCENE XI.

GUILLERET, ROBERT.

ROBERT, (*à part*).

Je n'ai pas rencontré Gercour ; il ignore le peu de temps que nous avons.... Quel est cet original ?

GUILLERET, (*sans le voir*).

Pauvre Guilleret ! être obligé de faire danser un rival à sa noce ! A la vérité, il paiera les violons, mais c'est moi qui en jouerai.

ROBERT, (*à part*).

C'est un amoureux de Sophie. Il doit fournir la musique ; servons-nous de lui pour mon projet.

GUILLERET.

M. Pichon est plus riche que moi, mais je suis artiste ; on ne peut pas se le dissimuler ; et un artiste est de mise partout.

ROBERT, (*à part*).

Abordons-le. (*Haut.*) Monsieur !

L'Intrigue Hussarde.

GUILLERET.

Monsieur, qu'y a-t-il pour votre service ?

ROBERT.

Je sais que vous êtes amoureux.

GUILLERET.

Vous savez cela ?

ROBERT.

Oui, Monsieur.

GUILLERET.

Eh bien ! Monsieur, quand je le serais, qui ne l'est pas ?
Tout l'est dans la nature.

ROBERT.

Oui, Monsieur, tout l'est comme vous.

GUILLERET.

Au surplus, comment savez-vous que j'aime ?

ROBERT.

Je le sais de vous-même. Vous causiez là tout seul.

GUILLERET.

Je me serai échappé. Les artistes sentent vivement, et un
cœur brûlant a de la peine à concentrer ses affections.

ROBERT.

Eh bien ! Monsieur, je désire servir un maître amou-
reux, pour donner l'essor à mon génie trop long-temps
endormi. Prenez-moi à votre service.

GUILLERET.

Que je vous prenne.....

ROBERT.

Avez-vous un domestique ?

GUILLERET.

Non.

ROBERT.

Donc il vous en faut un. Je suis sans place ; donc vous
me convenez et j'entre chez vous.

GUILLERET.

Vous entrez chez moi ?... Eh bien ! mais, et des gages ?

ROBERT.

Je ne vous en demande pas. J'ai toujours servi des jeunes
gens à la mode, ce qui suppose plus d'injures que de grati-
fications. Je suis las de cette vie ; je me retire du tourbillon,

et gratis pour gratis, j'aime mieux servir un honnête artiste comme vous, qui aura pour moi des égards....

GUILLERET.

Ah! vous tenez plus aux égards qu'aux honoraires ?

ROBERT.

Sans doute, lorsqu'on a certains talents.... Croiriez-vous que c'est moi qui ai fait vivre mon dernier maître pendant deux ans ? Il avait un hôtel, une maîtresse, une voiture, et c'était moi qui entretenais tout cela.

GUILLERET.

Alors je m'étonne que tout le monde n'ait pas de domestique. (*A part.*) D'après cela, je ne vois pas d'inconvénient à le prendre à mon service. (*Haut.*) Mon ami, je vous retiens, et dès demain je renvoie ma femme de ménage.

ROBERT.

Gardez-vous-en bien. Et qui est-ce qui nous servirait ?

GUILLERET.

Comment, qui?... et vous, que ferez-vous donc ?

ROBERT.

Croyez-vous que je me mêle de détail ? Je sers en grand. Je mènerai votre cabriolet, et je passerai le reste du temps au café ou à la tabagie.

GUILLERET.

Mais comme je n'ai pas de cabriolet....

ROBERT.

Il faut que vous en ayez un.

AIR du vaudeville de l'*Avare.*

Ignorez-vous que c'est l'usage,
Et qu'à Paris, cent étourdis
Ont à crédit un équipage,
Et nous éclaboussent gratis ?
Tant que la confiance dure
Sans se gêner, on peut briller,
Puis on change de carossier
Dès qu'il faut payer la voiture.

GUILLERET.

Alors, je ne vois pas non plus d'inconvénient à ce que j'aie un petit cabriolet.

ROBERT.

Ah ça, cher maître, je brûle de vous prouver mon savoir faire. Vous êtes amoureux, il faut que je mette mademoiselle Sophie en votre puissance. Vous avez accès dans la maison ?

GUILLERET.

Oui, je suis chargé du bal et du concert, et je dois choisir les musiciens.

ROBERT, (*s'oubliant*).

N'allez pas plus loin. Mon maître et moi, nous sommes à vous.

GUILLERET.

Votre maître ?

ROBERT, (*se reprenant*).

De musique. Vous nous introduisez ; et pendant le bal, nous quittons l'orchestre ; nous profitons de la confusion, et au moment de la valse, nous disparaissions avec mademoiselle Sophie.

AIR du Lendemain.

Nous remettons la belle,
Le lendemain dans vos bras.

GUILLERET.

Le soir même, auprès d'elle
Je prétends porter mes pas.
De toute affaire peut-être,
C'est la seule qu'en chemin,
Il ne faille pas remettre
Au lendemain.

ROBERT.

Ah ça, il faut prévenir mademoiselle Sophie de nos projets.

GUILLERET.

C'est juste.

ROBERT.

Pour la faire mettre à la fenêtre, un petit air de violon.

GUILLERET.

Oui, pizzicato ; comme si c'était une guitare. Hein ! c'est plus romanesque. Convenez que la musique est un art divin, puisque par son moyen, on peut se faire entendre de ceux qui ont.....

ROBERT.

Qui ont des oreilles : Allons, pincez et chantez.

GUILLERET.

Que chanter ?

ROBERT.

Quelque chose de situation. L'air, ouvre-moi ta croisée.

GUILLERET.

Un impromptu que je vais faire. C'est que vous ne savez peut-être pas, qu'outre mon talent musical, je suis le poète de la ville. Pas une noce, pas un baptême, pas un enterre... pas une fête, que je ne décoche la petite chanson. Je suis renommé ici pour le vaudeville moral. Je viens de mettre en couplets les maximes de la Rochefoucault et les caractères de la Bruyère.

ROBERT.

C'est édifiant.

GUILLERET.

Ça a fait beaucoup d'effet dans la ville.

SCENE XII.

ROBERT, GUILLERET, GERCOUR.

GERCOUR, (*à part*).

Avec qui donc, Robert est-il en conversation ?

ROBERT, (*bas à Gercour*).

Eh! arrivez donc, Monsieur, c'est un rival.

GERCOUR, (*idem*).

Un rival ?

ROBERT, (*idem*).

Il n'est pas dangereux. Tenez-vous derrière lui: (*Il lui parle bas pendant le couplet*).

GUILLERET, (*cherchant la mesure*).

AIR de la Croisée.

O beauté! dont les appas,
Dessus tous les cœurs ont tant d'empire.

ROBERT.

Bien! un pied de moins au premier vers; un de plus au second: l'un compense l'autre.

GUILLERET.

On se rattrape toujours quand on est adroit.

(*Il chante*).

Vraiment, vous ne vous doutez pas
Qui pour vous en ces lieux soupire.
Est-on maître de ses transports
Lorsque l'on a l'amour pour maître.

Eh bien! la petite antithèse. Des couplets de Paris, absolument. C'est le trait de la fin qu'il faut trouver. . .
Ah! m'y voici:

Ah ! pour voir ceux qui sont dehors,
Ouvrez votre fenêtre.

Est-ce drôle ça ? . . . Ouvrez votre fenêtre pour
voir ceux qui sont dehors.

ROBERT.

Oui. Mais elle ne paraît pas....Autre chose. . . Babet
c'est ton amant.

GUILLERET.

Ah ! oui !

« Mam'sell' mam'sell'.

» C'est votre amant qui t'appelle.

Hein ? Ça rime, ça. Tenez, elle ouvre sa fenêtre.

SCÈNE XIII.

Les mêmes, SOPHIE, (à la fenêtre).

SOPHIE,

Qui donc est là et me donne une si agréable musique ?

GERCOUR, (*derrière Guilleret*).

C'est moi !

ROBERT, (*près de lui*).

Chut !

GUILLERET, (*à Robert*).

Que dites-vous donc ? c'est moi.

ROBERT.

Et oui, Mademoiselle, vous voyez là (*indiquant Gercour*) votre fidèle amant. S'il n'ose rien vous dire, c'est qu'il craint d'être entendu par un imbécille qui n'est pas loin.

GUILLERET.

Oui, M. Pichon.

ROBERT.

Mais vous pouvez lire dans ses yeux. Voyez ses gestes expressifs.

(*Guilleret fait des minauderies, et Gercour derrière lui, des gestes passionnés*).

Et jugez par-là de l'excès de son amour.

SOPHIE.

L'on m'avait donc trompée, en me disant qu'il était infidèle ?

GUILLERET.

Infidèle ! Comment le supposeriez-vous ? C'est la pre-

mière fois que j'ai l'honneur de vous parler de mon amour.

ROBERT, (à Guilleret).

Elle l'avait deviné. Les femmes sont si fines.

SOPHIE.

Mais il sort de chez Mlle. Lambert.

ROBERT.

Il n'y a pas mis le pied.

GUILLERET.

Ah! si fait. Il ne faut pas mentir : elle m'a régélé ce matin d'une tasse de chocolat au lait ; mais si cela vous rend jalouse, je n'y déjeunerai plus, foi d'artiste avantageusement connu.

ROBERT.

Il ne veut rien faire qui ne vous plaise, tant il est respectueux et délicat ; mais si vous daignez l'encourager.

SOPHIE.

Comment faire pour me soustraire maintenant à la surveillance de mon méchant tuteur ? L'on me guette de tous côtés.

GUILLERET.

Est-ce qu'elle consentirait déjà à me suivre et à s'unir à moi ?

ROBERT.

Elle adore les artistes. (*A Sophie.*) Si vous ne craignez pas de vous livrer à la bonne foi de celui que vous voyez devant vos yeux (*il indique Gercour*), je puis vous procurer un moyen de sortir de chez votre tuteur.

SOPHIE.

Essayez-le : alors nous nous rendrons chez ma tante, qui demeure à vingt pas d'ici, et qui ne souffrira pas que l'on contraigne mon inclination.

AIR : *De la jolie Blanchisseuse.*

Hélas ! un seul instant,
J'ai mal jugé son ame
Mais d'un retour constant,
Il a payé ma flamme
Ah ! je crois en ce jour,
A tes sermens fidèles,
Prends pour gage d'amour,
Ce bouquet d'immortelle.

(*Elle le détache de son sein.*)

GERCOUR, (*répétant à demi-voix.*)

Ce bouquet d'immortelles.

GUILLERET.

Il y a de l'écho ici.

Ensemble.

| | | |
|---------------------------|---------------|----------------------|
| Ah ! croyez | } en ce jour. | |
| Ah ! je crois | | |
| A tes | | } sermens fidèles. |
| A ses | | |
| Prends | | } pour gage d'amour. |
| J'ai | | |
| Ce bouquet d'immortelles. | | |

(*Elle jette le bouquet à Gercour, qui s'en saisit et sort. Guilleret qui avait tendu ses mains, regarde en l'air.*)

(*Sophie ferme sa fenêtre.*)

SCENE XIV.

GUILLERET, ROBERT.

GUILLERET.

Eh bien ! il ne tombe pas.

ROBERT.

Vous ne voyez pas que le vent l'emporte ?

GUILLERET.

C'est égal. — Femme incomparable, je vais m'unir à vous par les liens indissolubles, et. . . . elle n'y est plus.

SCENE XV.

GUILLERET, ROBERT, LA ROSE, (*sortant de la maison.*)

ROBERT.

Ah ça ! récapitulons.

LA ROSE, (*à part.*)

Qu'est-ce qu'ils ont donc à jaser comme ça devant notre porte ?

GUILLERET.

Soyez prêt avant trois heures.

LA ROSE, (*à part*).

Avant trois heures ! C'est pour chez nous.

ROBERT.

Soyez tranquille, j'y suis aussi intéressé que vous.

GUILLERET.

Comment cela ?

ROBERT.

Il faut vous dire tout. Vous aimez la maîtresse, et moi j'adore la suivante.

LA ROSE.

Tiens, il aime Marguerite !

GUILLERET.

Bah ! elle a cinquante ans, et puis elle est mulâtre.

ROBERT, (*à part*).

Diable ! (*Haut.*) Oui, mais elle fait la cuisine à merveille.

GUILLERET.

Au fait, des goûts et des couleurs, on ne peut pas disputer.

ROBERT.

C'est ça : j'enlève Mlle. Sophie pour vous, et Marguerite pour moi.

LA ROSE.

Enlever notre cuisinière ! et qui est-ce qui ferait le dîner ?

ROBERT.

Venez avec moi, je vais chercher nos instrumens, et reviens dans cinq minutes.

AIR du Vaudeville de *Gilles en deuil*.

D'un heureux destin, tout m'assure,

L'amour nous promet le succès.

Nous allons nous mettre en mesure

Pour exécuter nos projets.

GUILLERET.

Je crains qu'elle ne me résiste.

ROBERT.

Vous résister ! comment ? par où ?

GUILLERET.

Je suis amant, je suis artiste

Et je tremble.

ROBERT.

Vous êtes fou.

Ensemble. **LA ROSE, (à part).**
Ah ! vous vous trompez, je vous jure ;
En vain vous croyez au succès :
Nous allons nous mettre en mesure
Pour détruire tous vos projets.

ROBERT, GUILLERET.
D'un heureux destin, tout m'assure,
L'amour nous promet le succès.
Nous allons nous mettre en mesure
Pour exécuter nos projets.

(*Ils sortent. Deux heures sonnent.*)

SCENE XVI.

LA ROSE, et ensuite M. PICHON.

LA ROSE.

Ah ! l'heureux hasard qui m'a fait les écouter ! Justement
voici M. Pichon. Eh ! arrivez donc ! Monsieur, voici bien
du nouveau.

M. PICHON.

J'arrive aussi. Ne veux-tu pas que je coure la poste ?

LA ROSE.

Ah ! Monsieur, si vous saviez ! M. Guilleret est un
séducteur.

M. PICHON.

Guilleret ? je ne m'en serais pas douté.

LA ROSE.

Eh bien ! Monsieur, il vient de former le projet de
vous enlever Mlle. Sophie.

M. PICHON.

Mais tu rêves, mon garçon.

LA ROSE.

Je l'ai entendu complotter cela avec un homme d'assez
mauvaise mine.

M. PICHON.

C'était sans doute quelqu'émissaire de Gercour ?

LA ROSE.

Il aura séduit M. Guilleret.

M. PICHON.

Ce vieux sot, à son âge, qui se mêle de cela ! La Rose,
va lui dire que je ne veux plus de musique.

LA ROSE.

Que sa musique est détestable.

M. PICHON.

Et qu'il aille donner ses concerts au diable. Nous resterons plus long-temps à table; on chantera au dessert; c'est la vieille mode, elle n'en est pas plus mauvaise.

AIR : *Et Franc chasseur, (de la Belle au bois dormant).*

Nous trinquerons,
 Nous chanterons
 En vidant notre assiette.
 Je n'aime pas
 Ces froids repas
 Où règne l'étiquette;
 Pour qu'un dîner fasse du bien,
 Long-temps, en franc Épicurien,
 Il faut, tu peux m'en croire,
 Chanter et boire.

Mon mariage me rend tout joyeux.

S C E N E XVII.

Les mêmes, GUILLERET, GERCOUR déguisé, portant un violon, ROBERT, avec une clarinette et un paquet qu'il pose près d'un arbre.

GUILLERET.

Votre serviteur, M. Pichon; j'amène l'orchestre.

GUILLERET, ROBERT, GERCOUR.

AIR de la *Mélomanie.*

C'est Guilleret, la gaité le devance,
 Il aura pour vous mettre en danse
 Son
 Violon.

Comme il va marquer la cadence!
 Vous verrez toute sa science,
 Et ce que fait la puissance
 De la danse.

M. PICHON.

En vérité, M. Guilleret; nous ne doutons pas du tout de votre talent; je sais que votre musique *ravit*, qu'elle *enlève*.

GUILLERET.

Vous êtes bien bon! un artiste est toujours flatté de l'éloge d'un connaisseur.

M. PICHON.

Mais j'ai changé d'idée. Comme je ne veux pas que ma femme danse sans moi, je n'aurai pas de bal.

GERCOUR, (*bas à Robert*).

Nous sommes trahis!

ROBERT, (*de même*).

Patience! n'éclatez pas.

GUILLERET.

Bah! une noce sans bal! Comment! nous ne serons même pas du repas?

M. PICHON.

AIR : *De la parole.*

Vous n'avez donc pas bien compris,
Tout ce que je voulais vous dire?

GUILLERET.

De vos discours, je suis surpris.
Apparemment, vous voulez rire.

M. PICHON.

Non, mais je saurai sans façon,
Si vous avez l'oreille dure,
Vous faire entendre ma chanson,
Avec un bâton (*bis*) de mesure.

GUILLERET,

Monsieur!

LA ROSE.

Avec un bâton (*bis*) de mesure.

(*M. Pichon et La Rose rentrent*).

SCENE XVIII.

GERCOUR, ROBERT, GUILLERET.

GERCOUR.

Nous sommes découverts.

ROBERT.

La mèche est éventée.

GUILLERET.

L'harmonie est détruite.

ROBERT, (*prenant le paquet*).

Helas! voilà le paquet dans lequel sont les habits que devait mettre Mlle. Sophie.

GERCOUR.

Si l'on pouvait encore les lui faire parvenir!

GUILLERET.

C'est que le temps se passe, et les voisins, les amis qui doivent arriver à trois heures!

ROBERT.

Il me vient une idée!

GUILLERET.

Ah! bon! il vient une idée à mon domestique!

ROBERT.

Mon cher M. Guilleret, montez au clocher, restez-y caché; retardez l'horloge, et ne laissez sonner trois heures que quand je vous en donnerai le signal.

GUILLERET.

Oh! la bonne idée!

ROBERT.

Pendant ce temps-là, nous agirons pour vous.

GUILLERET.

C'est ça; M. Pichon sera bien attrapé.

ROBERT.

Vite au clocher!

GUILLERET.

Oui, au clocher! au clocher! (*Il y monte*).

GERCOUR.

Que vois-je? (*Sophie à sa fenêtre descend une lettre au bout d'un ruban*). Une lettre!

ROBERT.

Excellente occasion pour lui remettre le paquet.
(*Il l'attache au ruban, Sophie le monte*.)

GERCOUR, (*lisant la lettre*).

« Mon cher Gercour, je suis convaincue de votre innocence; mon tuteur, qui est instruit de votre retour, vient de m'enfermer dans la maison; trouvez un moyen de m'arracher à sa tyrannie. »

Je le trouverai: elle a le costume de hussard; ma lettre lui dit de s'en revêtir. Viens, Robert, je vais t'en donner un pareil; je te dirai mon idée en route, et tu reviendras ensuite observer ce qui va se passer.

GUILLERET, (*à la fenêtre du clocher*).

Dites-donc, mon domestique, je suis au clocher. Soyez tranquille, je ne laisserai sonner trois heures qu'à minuit, s'il le faut.

SCENE XIX.

M. PICHON, LA ROSE, GUILLERET, (*au clocher*).

M. PICHON.

C'est singulier, aucun de ceux que j'ai invités n'arrive, il n'est pourtant pas loin de trois heures.

LA ROSE.

Elles vont sonner dans l'instant.

GUILLERET, (*reculant l'aiguille*).

Pas encore, grâce à moi.

M. PICHON; (*tirant sa montre*).

Elles sont passées. (*Regardant le cadran.*) Ah! ah! j'avance d'une demi-heure. . . . c'est le plaisir de me marier. . . . Mais je ne reviens pas de l'audace de ce Gercour. . . . Essayer d'enlever Sophie!

LA ROSE.

Je vous ai averti à temps.

M. PICHON.

Un petit sous-lieutenant oser se jouer à moi, ancien capitaine!

LA ROSE.

Vous, capitaine, Monsieur?

M. PICHON.

Certainement.

LA ROSE.

Ah! oui, du régiment de la Bazoche.

M. PICHON.

Non; de la compagnie de l'Arquebuse de Longjumeau.

LA ROSE.

Ah! ah!

M. PICHON.

Sais-tu bien que nous portions un uniforme?

LA ROSE.

Si Mademoiselle vous avait vu dans ce temps-là! elle qui est folle des militaires!

M. PICHON.

Eh! nigaud! il y a trente ans de cela; comment m'aurait-elle vu ?

SCENE XX.

Les mêmes, GUILLERET, (au clocher). SOPHIE, (à sa fenêtre. Elle est habillée en hussard. Un grand schall cache son costume).

SOPHIE, *(attachant une échelle de corde à sa fenêtre).*

Gercour ne vient pas, et l'heure approche. Exécutons ce qu'il m'écrit.

M. PICHON, *(se retourne et voit l'échelle).*

Que vois-je ?

SOPHIE, *(à la fenêtre, à part).*

Je suis perdue ! *(Haut.)* Ah ! Monsieur ! à mon secours !

M. PICHON.

Qu'y a-t-il donc ?

SOPHIE.

On trompe votre surveillance.

M. PICHON.

Comment ?

SOPHIE.

Gercour est entré ici.

M. PICHON.

Par où ?

SOPHIE.

Par cette fenêtre ; voyez, l'échelle y est encore.

M. PICHON.

Ah ! ciel !

SOPHIE.

Il me prie de ne pas le découvrir. *(Parlant dans l'intérieur.)* Si fait, Monsieur, je veux tout dire à mon tuteur. . . . Plait-il ? c'est affreux ! violer mon asile ! je ne vous aime plus du tout.

M. PICHON.

C'est charmant !

SOPHIE.

Monsieur, venez donc vite ! je me sauve.

(Elle quitte la fenêtre).

M. PICHON.

Ah! c'est un peu fort, cela. M. Gercour vous sortirez bon gré, mal gré (*Ouvrant sa porte.*) Etes-vous armé, Monsieur? Entre, La Rose. (*Il le pousse.*)

SCENE XXI.

Les mêmes, ROBERT, (en hussard).

ROBERT, (*apercevant M. Pichon*).

Notre coup est manqué. Changeons de batteries. (*A M. Pichon*). M. Pichon, s'il vous plaît!

M. PICHON.

C'est moi, M. le hussard; que voulez-vous?

ROBERT.

Un jeune officier s'est introduit chez vous, et j'ai ordre de l'arrêter.

M. PICHON.

Monsieur, je vous le livre avec plaisir. Cet étourdi s'était introduit chez moi pour enlever ma pupille.

ROBERT.

Le Colonel l'envoie chercher pour le faire mettre aux arrêts.

M. PICHON.

Monsieur, vous me rendez un grand service en me débarrassant de lui.

ROBERT, (*approchant de la porte*).

Descendez, jeune homme, le Colonel vous attend. Point de résistance; elle serait inutile.

SOPHIE, (*sortant de la maison et se cachant la figure dans son mouchoir*).

Mé voilà, Monsieur, je me livre à vous.

M. PICHON.

Comme il se cache la figure! il est tout honteux.

ROBERT.

Marchons, mon officier.

(*Robert et Sophie sortent*).

M. PICHON.

Ah! ah! ah! j'en rirai long-temps. La Rose! fais descendre

endre Sophie. Maintenant. . . me voilà débarrassé d'un rival fort redoutable. . . . Mais la matinée me semble bien longue. Trois heures devraient être sonnées ; je crois que le cadran rétrograde.

SCENE XXII.

M. PICHON, LA ROSE.

LA ROSE, (*arrive en courant, et se prend la tête dans l'échelle de corde qui pend devant la porte.*)

Monsieur, je n'ai pas trouvé Mlle. Sophie.

M. PICHON.

Comment, tu ne la trouve pas? elle doit être dans sa chambre.

LA ROSE.

J'ai regardé partout ; il faut qu'elle ait sauté par la fenêtre.

M. PICHON.

Tu m'effraies ! il y a là-dessous un mystère.

SCENE XXIII.

Les mêmes, ROBERT, GERCOUR, SOPHIE,
(*en hussard*).

GERCOUR.

Je vais vous l'expliquer, Monsieur.

M. PICHON.

Gercour ! vous n'êtes pas aux arrêts, Monsieur, vous qui vous introduisez dans les maisons par les fenêtres.

GERCOUR.

Vous vous trompez, Monsieur, je ne m'introduis point dans les maisons par les fenêtres.

M. PICHON.

Cependant j'ai fait sortir de chez moi. . .

L'Intrigue Hussarde.

GERCOUR.

La personne que voici. C'est elle qui est aux arrêts ; aussi je la garde ; je suis d'ailleurs muni du consentement de madame votre sœur pour épouser Mlle. Sophie.

M. PICHON.

Elle m'a trompé ! Oh ! le petit dragon !

SOPHIE.

Vous voulez dire hussard.

ROBERT.

Allons, puisque tout est arrangé, nous pouvons laisser sortir M. Guilleret. . . . Eh ! M. Guilleret !

GUILLERET, (*au clocher*).

Plait-il ? Ah ! c'est mon domestique ! Eh bien ! tout est-il fini ? Puis-je laisser sonner trois heures ?

ROBERT.

Oui, oui.

GUILLERET, (*avance l'aiguille, trois heures sonnent, et il descend*).

M. PICHON.

Qu'est-ce que cela veut dire ?

ROBERT.

Que de peur de manquer notre entreprise, nous avons mis M. Guilleret là-haut, pour allonger le temps.

M. PICHON.

Allonger le temps ! Comment ?

GUILLERET, (*arrivant*).

Eh ! oui, j'ai allongé le temps, en retardant le cadran.

ROBERT.

Il l'aurait arrêté jusqu'à ce que Mlle. Sophie eût épousé M. Gercour.

GUILLERET.

Comment, Gercour ? Guilleret, donc ?

M. PICHON.

Imbécille ! vous ne voyez pas que l'on s'est moqué de vous ?

GUILLERET.

Et de vous, donc ? . . . Comment, j'ai fait sonner l'heure du berger pour un autre ? — Ah ça ; mais dans tout ça, où est Mlle. Sophie ?

SOPHIE.

Me voilà, M. Guilleret.

G U I L L E R E T .

Tiens , elle est engagée dans les hussards ! Ah ! le drôle de corps ! Messieurs , s'il fallait un musicien dans le régiment. . .

G E R C O U R .

J'invite à la noce toutes les dames de la ville. Mon régiment en sera , et les fera danser comme il faut.

V A U D E V I L L E .

A I R *du Vaudeville de la Belle au Bois dormant.*

G E R C O U R .

La guerre et la danse
Aux soldats de France
Plaisent tour à tour.
Aux champs de Mars on se hasarde ,
Puis on revient faire l'amour
A la hussarde.

M . F I C H O N .

Tu vas donc t'engager à lui ,
Sans doute qu'il t'aime aujourd'hui ,
Mais dans un peu de temps , ma chère .
Crains ses caprices inconstans
Car les hussards et les amans
Sont de la troupe légère.

G E R C O U R .

Partout , c'est l'usage à présent
Et le ménage , trop souvent ,
Deviens l'image de la guerre ;
Mais convenons , pauvres époux ,
Que les femmes bien plus que nous
Sont de la troupe légère.

R O B E R T .

La troupe des littérateurs
A pour tambour les orateurs ,
Pour sapeur le critique austère
Les tragiques pour canonniers ;
Les gais , les joyeux chansonniers ,
Sont de la troupe légère.

SOPHIE, (*au Public*).

Acteurs, spectateurs, maintenant
Sont en présence : mais vraiment,
Pourquoi se feraient-ils la guerre ?
La paix borne tous nos desirs,
Ah ! chez nous, des ris, des plaisirs,
Fixez la troupe légère.

Qu'ici, la folie,
Et vive et jolie
Attire vos pas.
A vous plaire, elle se hasarde.
Ah ! Messieurs, ne la traitez pas
A la hussarde.

FIN.